

Epreuve - Matière : 101 - 03.01

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Projettons-nous dans une salle de spectacle. Devant nous, un prestidigitateur extraordinaire : il fait des tours que vous n'avez jamais vus, et que vous ne vous expliquez pas, malgré toute l'expérience que vous avez en tours de magie. Vous vous retrouvez comme un enfant devant un arc-en-ciel, émerveillé par ce qui lui paraît être un miracle de la nature, incompréhensible et beau. Posons maintenant que quelqu'un vous propose de vous expliquer le tour de magie, désirez-vous savoir ? Spontanément, vous acceptez sans doute, et voyez le beau mystère s'envoler. Ce même "quelqu'un", décidément très savant, s'approche maintenant de l'enfant pour lui expliquer les lois d'optiques encadrant et faisant apparaître l'arc-en-ciel : allez-vous l'en empêcher ? D'un côté, vous savez que le savoir nous permet d'être moins naïf et crédule, et peut même, selon la formule cartésienne, nous rendre "comme maîtres et possesseurs" de ces phénomènes que nous pourrions non seulement expliquer mais aussi reproduire. D'un autre côté, qu'il est charmant d'être charmé ! Il nous semble bienveillant de maintenir l'illusion, de ne pas entraver la naïveté de l'enfant qui sera perdue pour toujours une fois les rouages de la réalité dévoilés dans leur froideur et leur implacable nécessité. Vous faites ainsi face à un redoutable dilemme : laisser aller la curiosité naturelle qui, animant l'enfant face à l'arc-en-ciel, vous animait aussi face au tour de magie et vous pourrait à vouloir comprendre même si le prix à payer était un désenchantement du monde ; ou bien établir par le bien de cet enfant que le savoir n'est pas désirable, et veiller à le maintenir dans une illusion qui vous paraît plus propre à le rendre heureux et émerveillé, même si le prix à payer est l'entretien d'une

ignorance vaine d'une crédulité impropre à en faire un agent éclairé.

Ainsi, le savoir est-il désirable? Pour envisager une réponse à cette question, il nous faut faire face aux problèmes suivants, qui serviront de structure à notre réflexion: Peut-on considérer le savoir, la science, c'est-à-dire clamaient la pensée accordée à la réalité, comme un potentiel objet de désir, ou bien la quête du savoir se pose-t-elle justement en contradiction de celle du désir? Aussi, envisageant qu'on puisse parler d'un désir du savoir, faut-il considérer qu'il soit prioritaire sur d'autres, au sens où on dirait que le désir de savoir est préférable au désir d'illusion par exemple, ou bien peut-on considérer ~~comme~~ que la croyance soit tout aussi désirable? Enfin, peut-on envisager le mot "désirable" comme un qualificatif approprié pour le savoir en tant que quête, ou bien le désir demeure-t-il un terme impropre pour parler de ce qui met l'homme en mouvement vers la vérité?



Le savoir est-il désirable? ⁷ semble d'abord comporter une dimension hypothétique, que nous pourrions reformuler ainsi: le savoir peut-il être objet de désir? Est-ce possible de désirer le savoir? Cette question est légitime si nous envisageons le désir comme un principe de mouvement seulement corporel, comme sensation de manque dirigeant un corps vers le contentement de ce manque, contentement signalé par la sensation de plaisir ressenti lorsqu'il est atteint. La dimension intellectuelle du savoir semble annuler ses chances d'être un objet de désir, si on pense que le corps n'a pas besoin de savoir, ne manque pas de savoir. Mais peut-être serait-ce le justement confondre besoin et désir. En effet, le désir est un principe de mouvement qui se rattache davantage à l'intellect qu'au simple corps, et qui fait le lien avec les deux: en ce sens, nous pourrions donc parler de plaisir intellectuel, et donc pourquoi pas de désir de savoir. Dans sa métaphysique, Aristote fait d'ailleurs du désir de savoir et de la curiosité naturelle le pape

de l'homme. En effet, l'homme est le seul être vivant capable, grâce au logos, de dépasser les simples observations du monde pour raisonner et construire la science, ce qu'il fait selon lui par plaisir pur, sans nécessairement d'autre finalité que la science elle-même. Il pense que l'homme a plaisir de connaître pour connaître, et prend pour preuve les plaisirs des sens, au sommet desquels se trouve la vue, c'est-à-dire le sens qui, selon lui, nous apporte le plus de connaissances immédiates. Nous prenons plaisir à découvrir le monde par nos sens même quand cette découverte est gratuite, sans but précis à part le plaisir de découvrir de nouvelles choses. En ce sens donc, il semble bien qu'on puisse parler de désir de savoir, puisqu'on peut parler de plaisir de savoir, et que le plaisir consiste dans la satisfaction d'un désir.

Cette idée que nous pourrions ressentir un plaisir intellectuel lié à l'acquisition d'un nouveau savoir renvoie à une forme d'affirmation de la finitude humaine, en tant qu'il manquerait de savoir, et donc le désirerait. Bien avant la philosophie chrétienne et l'opposition entre un dieu infini et omniscient et les humains, créatures finies dont la science est limitée, nous retrouvons cette idée dans la philosophie antique grecque. D'ailleurs, nous pourrions poser comme fondatrice de la philosophie l'idée d'un manque de savoir, de sophia, que l'homme se mettrait en quête de honneur, peut-être en vain. C'est ce que nous enseigne Platon par l'intermédiaire du personnage de Socrate dans ~~l'Apologie~~ l'Apologie de Socrate. Nous y trouvons en effet ce que nous pouvons considérer comme le mythe fondateur de la philosophie : l'Oracle de Delphes annonce que personne n'est plus "Sophos" (savant ou sage) que Socrate, et Socrate se met en quête pour contredire l'Oracle, car il sait que ses connaissances sont très limitées. Se mesurant à tous les prétendus experts d'Athènes, il en vient à conclure qu'il a au moins le mérite, contrairement aux autres hommes, de savoir qu'il ne sait rien, mais d'aimer assez la sagesse ou le savoir pour se mettre en quête de leur découverte par la philosophie, littéralement désir de sophia (savoir ou sagesse). L'étymologie est ici à la fois subtile et polémique : nous pouvons aisément rattacher ce que nous appelons "désir" aujourd'hui à "philein", car ce verbe, qu'on peut traduire par "aimer", désigne un amour d'attraction, de désir envers quelque chose qui nous manque. Cependant, il semble un peu trop réducteur voire potentiellement trompeur de traduire "sophia" par savoir, car le savoir induit par le sophia implique, comme nous l'avons répété, la notion de sagesse, une dimension éthique qui n'apparaît plus dans le "savoir" en tant que concept épistémologique étant passé par le positivisme de Comte et donc aujourd'hui dans l'usage ordinaire étant déchargé de sa dimension éthique : un "savant" au sens

contemporain peut ne pas être sage, il peut même être un "savant fou". Il n'est donc pas certain qu'on trouve à la racine de la philosophie un désir pour le savoir seulement, mais pour un certain type de savoir, celui qui peut nous rendre sage, voire celui qui peut nous rendre heureux.

Nous en venons donc à définir la philosophie comme un certain type de désir de savoir; l'amour de la sagesse. Mais cela peut mener à confusion, voire à paradoxe : les sagesse antiques n'enseignaient-elles pas le détachement vis-à-vis des désirs, afin d'atteindre le bonheur, c'est-à-dire l'ataraxie, l'absence de trouble dans l'âme ? Épictète parlerait-il d'un désir de savoir, quand bien même nous pourrions entendre ce savoir comme sagesse ? La pensée stoïcienne, au contraire, semble inciter les hommes à se détacher de leurs désirs et à ne pas considérer le bonheur comme la réalisation d'un désir, mais bien à distinguer bonheur et simple plaisir. Cet esprit de distinction doit s'appuyer sur la connaissance du réel dans sa réalité, afin de nous permettre de distinguer ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Le savoir nous amène donc à maîtriser votre âme et à désirer les choses telles qu'elles sont, et non pas telles que nous voudrions qu'elles soient. Il semblerait donc ici paradoxal de dire que nous désirons le savoir, ou que le savoir est désirable, car le savoir est premier et est ce qui permet de maîtriser, dominer ses désirs. Mais alors comment appeler ce principe de l'âme qui nous met en quête de la science capable de nous faire accéder au bonheur ? La volonté ? En quoi diffère-t-elle du désir ? Peut-être faudrait-il donner crédit à l'objection épicurienne du stoïcisme selon laquelle nous sommes essentiellement des corps mus par des désirs, et que la sagesse ne consiste pas tant dans l'annihilation des désirs que dans leur maîtrise, qui peut ainsi mener à la tranquillité de l'âme. En effet, suivant l'enseignement d'Épicure dans sa lettre à Hérodote, nous pouvons apprendre à distinguer les désirs nécessaires et les désirs vains à partir de notre bonne connaissance du réel et de la nature de l'homme. Le savoir fait partie des désirs nécessaires pour accomplir son humanité et accéder au bonheur : il serait ainsi heureusement désirable.

Nous nous sommes demandé si le savoir pouvait être un objet de désir. Après avoir observé qu'il pouvait être un objet de plaisir, nous avons envisagé la philosophie comme étant initialement l'entreprise de recherche du savoir, au sens de sagesse, pour atteindre le bonheur, la vie bonne étant le Souverain bien. Nous pouvons donc désirer le savoir afin d'être plus sage et donc plus heureux. Mais alors un nouveau problème se pose : si nous désirons le savoir seulement pour atteindre le bonheur, si le savoir est désirable pour atteindre cet objectif,

Epreuve - Matière : 101 - 0301

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Peut-il envisager des objets adverses qui paraissent être tout aussi désirables s'ils accompliraient la même mission?

* *

"Le savoir est-il désirable?" pose la question du statut du savoir par rapport à la croyance ou à l'illusion auxquelles il s'oppose : le savoir est-il désirable en soi ? Vaut-il mieux que la croyance ou l'illusion ? La question se pose d'autant plus lorsque nous y complons l'ajout du bonheur : le savoir est-il désirable même quand l'illusion nous rend plus heureux ? Que reste-t-il du pouvoir d'attraction du savoir quand la croyance peut prendre efficacement sa place ? Nous retrouvons ici le dilemme posé en introduction. Certes l'utilitariste John-Stuart Mill pensait qu'il valait mieux être "Socrate insatisfait qu'un porc satisfait", faisant ainsi primer le désir intellectuel sur le désir corporel et ainsi des plaisirs arrivés, mais combien d'hommes le contestent pourtant, estimant qu'il est préférable d'être un imbécile heureux ! La quête du bonheur prime souvent sur la quête de vérité, et le savoir malheureux devient ainsi indésirable quand l'heureux croyance est déniée. Il est certain que le savoir qui trouble, qui remet en question nos croyances bien établies, est parfois douloureux, c'est l'image des "blessures narcissiques" évoquées par Freud dans son Introduction à la psychanalyse : le savoir physique issu de la théorie héliocentrique de

Copernic et Galilée a infligé une blessure narcissique importante aux hommes qui se pensaient au centre de l'univers. La blessure s'est ouverte à nouveau quand, au XIX^e siècle, Darwin présente des preuves de l'évolution des espèces à partir de sa théorie de la sélection naturelle à l'œuvre chez tous les êtres vivants, y compris les humains, qui ne font pas exception dans la nature. Freud compare sa "découverte" de l'inconscient avec ces ruptures majeures de l'histoire des sciences ayant conduit à des changements importants de paradigme, posant que les hommes sont en général réfractaires à ces changements qui sont pourtant le fruit des progrès de la raison humaine. L'homme ne désirerait pas savoir mais plutôt être rassuré, ce qui le rendrait d'ailleurs plus enclin à développer des croyances religieuses comme celle d'un Père tout-puissant, veillant sur lui, rendant justice, le couvrant d'amour, comblant ainsi ses désirs inconscients issus de l'enfance. Le savoir serait donc moins désirable que l'illusion, à moins de rendre des services et de nos rassurer sur notre capacité à dominer la nature: le savoir ne serait désirable qu'accidentellement, pas pour lui-même et pas plus que les autres états mentaux liés à la croyance et à la représentation que nous nous faisons du monde.

Il est d'ailleurs difficile d'opposer clairement et frontalement savoir et croyance, car le savoir, que nous avons défini jusque ici comme pensée correspondant à la réalité, peut aussi se définir comme une croyance vraie et justifiée. Le savoir est donc un cas particulier de croyance; et nous pourrions nous interroger quand aux conditions de possibilité de sa vérification. C'est un problème épistémologique fondamental: comment savoir que ce que je crois est vrai? Cela peut être par autorité que je crois en l'existence de tel phénomène ou de telle loi, mais pourrais-je le vérifier par moi-même? Je peux constater ma capacité à prédire correctement tel phénomène selon ce que je crois des phénomènes et de leurs lois, mais comment savoir si cela n'est pas une illusion? Dans sa Logique du vivant, François Jacob pense que l'être humain a toujours besoin d'expliquer le "monde visible" à partir d'un "monde invisible", sans-jacent, déterminant les phénomènes visibles. Mais comment savoir que la représentation que j'ai du monde invisible correspond bien au monde réel? Je peux m'enorgueillir de ne pas expliquer la foudre par la colère de Zeus, mais puis-je vraiment vérifier que ma

théorie de l'électricité et les lois qu'elles contiennent sont celles qui entrent véritablement en œuvre au cours d'un orage ? Je peux arguer que je désire savoir, que je veux dépasser les simples croyances quand j'étudie l'électricité par devin scientifique, physicien, mais pourrai-je jamais savoir si ma conception de la chose est vraiment différente d'une simple croyance ? Est-ce d'ailleurs le rôle d'une théorie physique d'être une croyance vraie, un savoir en ce sens ? Dans la Théorie physique, sa structure, son objet, Pierre Duhem qualifie la théorie physique d'ensemble cohérent de propositions et de lois qui ne contredisant pas les lois expérimentales. Il admet ainsi une forme d'impossibilité de vérifier absolument une théorie physique, tout en posant que cela n'est pas nécessaire pour qu'elle ait de la valeur. Une bonne théorie physique doit constituer le monde invisible de façon cohérente et nous permettre d'avoir prise sur le monde visible (en reprenant les termes de François Jacob) : elle n'a pas besoin d'être un savoir au sens de vérité éternelle et immuable.

Ce que nous voyons ici à l'œuvre, à travers une union quasi pragmatique de la science et du savoir, est une forme de démonstration que ce que nous désirons dans le savoir n'est pas le savoir lui-même mais plutôt l'utilité pratique de ce savoir, ce que ce savoir nous permet de mieux faire. Ainsi, nous en venons à penser que ce qui est désirable n'est pas le savoir en soi mais ^{un} système cohérent de pensée, quel qu'il soit, tel qu'il nous permet d'avoir prise sur le réel. L'intelligence suivrait, selon les mots de Bergson dans l'Évolution créatrice, une ^{naturelle} pente allant de la perception du monde et des besoins pragmatiques de survie, à la constitution de représentations figées de ce monde dans des théories scientifiques encadrant les phénomènes dans des "lois" et appelant cela "savoir". Il s'agirait ainsi moins d'un désir de savoir que d'un désir de puissance, de maîtrise de l'environnement, qui rendrait désirable le savoir, c'est-à-dire la représentation cohérente du monde permettant d'en tirer des lois et de prévoir par leur intermédiaire les phénomènes futurs. Cette science est à la fois rassurante et désespérante : elle rend le futur à la fois plus prévisible et plus terne. Dans la conclusion de sa conférence sur "Le Possible et le Réel" (La pensée et le mouvant), Bergson considère comme désirable de considérer le temps comme créateur d'imprévisible nouveauté en continu, car cela nous rend ^{plus} "plus joyeux et plus ~~forts~~ forts" : plus joyeux car nous voyons avec émerveillement le monde se dérouler sous nos yeux sans être réductible à ce que nous avons prévu (au début de la conférence, il parle de cette réunion dont "je sais qui y sera et qui interviendra sur quel sujet". Mais "voilà quelle arrive", et un imperceptible rien change tout, faisant de cette réunion un "événement tout à fait différent de ce que je m'étais figuré"). Plus forts car nous pouvons nous sentir libres et créateurs dans un monde qui

n'est pas soumis à la nécessité ou à la fatalité. Faudrait-il en conclure qu'il ne faut pas se mettre en quête du savoir, ou que celui-ci serait indésirable?

Nous nous sommes demandé si le désir de savoir était préférable à l'illusion ou à la croyance. Nous avons vu que l'homme préférerait peut-être naturellement l'illusion rassurante au savoir douloureux et avait donc une inclination naturelle à désirer le premier plutôt que le second. Par ailleurs, la question se posait différemment dans l'opposition entre savoir et croyance puisque cette opposition apparente a tendance à se dissoudre quand elle est soumise à examen: le cas paradigmatique du savoir, la théorie scientifique, pouvant être animée - liée à une croyance utile d'un point de vue pratique ou pragmatique mais non vérifiable de façon absolue. Par autant, nous aurions du mal à conclure que le savoir et la croyance ou l'illusion seraient désirables au même niveau. D'ailleurs, nous ne désirons jamais croire, à moins d'un désir de foi qui paraît justement se comparer au désir de savoir (je veux connaître Dieu, me rapprocher de lui, de la Vérité de son être). En revanche, nous désirons savoir, même si cette quête est difficile ou infructueuse. "Le savoir est désirable", n'est-ce pas très justement la description du rapport que l'homme entretient avec le savoir?



"Le savoir est désirable?". Cette phrase peut prendre l'allure d'un précepte de vérité générale; ce que ne pourrait pas faire "le savoir est désiré". Le savoir n'est pas désiré partout ni par tous, mais il demeure désirable, nous pourrions même considérer après ce que nous venons de voir que cela fait partie de son essence même. Le savoir n'est en effet pas un objet qu'on puisse acquiescer une fois pour toute, qui puisse nous contenter comme d'autres objets de désir et de plaisir. Le savoir est à penser, dans une perspective épistémologique contemporaine, comme un potentiel, un horizon jamais achevé. Karl Popper, pour désigner l'esprit scientifique, parle d'un agent en quête acharnée, obstinée et résolument critique du savoir. Il en donne le schéma dans Conjectures et réfutations: la science avance par hypothèses et par élimination de l'erreur. Popper n'admet pas la possibilité de vérification d'une théorie, mais seulement la possibilité de falsification. Une théorie recevable provisoirement est donc une théorie qui résiste encore et encore à la critique, même si elle lui donne les moyens de la féliniser.

Epreuve - Matière : 101-0301

Session : 2025

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

La théorie scientifique ne peut réaliser le désir de vérité, elle est en ce sens absolument insatisfaisante dans son essence; elle est désirable sans fin, sans accomplissement, sans jouissance positive. En ce sens, nous pourrions dire que la science est essentiellement désirable, avec la particularité d'être un désir par essence frustré, inachevé, sans cesse recommencé. Cela pourrait nous évoquer le pessimisme de Schopenhauer dans le monde comme volonté et comme représentation qui, démontant le fonctionnement du désir humain, démontre le tragique de notre condition, nous qui oscillons comme des pendules entre le manque et l'ennui. Mais l'ennui chez Schopenhauer découle de ce que le désir une fois réalisé et converti en plaisir, nous laisse et nous ancre d'un nouveau désir, d'un nouveau manque. Mais ce pendule ne décrit pas fidèlement la proposition de Karl Popper puisque, théoriquement, nous ne pouvons jamais braver le plaisir, le contentement du savoir dans la science qui ne peut qu'être falsifiée et jamais vérifiée. S'opposerait alors à ce sujet deux genres d'hommes; ceux qui préféreraient le confort des illusions aux insatisfactions de la science, et ceux au contraire qui venaient dans ce recommencement perpétuel des hypothèses et des réfutations l'accomplissement de notre liberté de penser. Gaston Bachelard décrit dans le Nouvel esprit scientifique cette inclination de la pensée qui affirmerait sa liberté par sa capacité à se réinventer et à dépasser les préjugés de l'opinion et de la science elle-même. Il prend pour exemple de préjugé de la science le déterminisme, dont les travaux modernes de physique quantique ont fait s'écrouler les fondations, permettant de jeter un regard neuf, même si quelque peu anxieux, sur le cours des événements. Le nouvel esprit scientifique est l'esprit capable de se

savoir et de se débarrasser de ses préjugés métaphysiques pour surmonter les obstacles épistémologiques qui lui barrent la route vers le savoir. Ce travail critique demande une volonté acharnée de dépasser les opinions et de combattre les préjugés scientifiques (Bachelard parle d'ailleurs d'esprit polémique, du grec polemos : le combat, la guerre). Il serait donc animé d'un désir de savoir dans un sens fort, non pas comme simple inclination naturelle, penchant qui va au contraire plutôt dans le sens de l'opinion, mais comme une volonté libre et déterminée vers un objectif librement choisi. Le savoir serait donc désirable à condition un intense effort intellectuel capable de nous mettre en mouvement de manière obstinée pour dépasser les obstacles, tout en sachant que haute ambition et impossible absolument. Nous en venons donc à un sens de "désir" très spécifique et différent de ce que nous pensions d'abord comme principe de mobilité d'un être qui manque de quelque chose à la satisfaction de cette chose : ici, le savoir manque certes mais la quête de celui-ci ne nous apporte jamais de satisfaction ; et nous en venons parfois par faiblesse à préférer nous satisfaire avec une apparence de savoir (une illusion) que de rester dans l'inconfort de l'ignorance et de la lutte perpétuelle contre l'illusion.



La question de savoir si le savoir est désirable se pose au croisement de l'épistémologie et de l'éthique, car elle questionne notre volonté de savoir autant que notre capacité de savoir. Nous avons d'abord du voir en quel sens nous pourrions parler d'un désir de savoir chez les hommes, avant de souligner le fait que, si nous suivons la seule pente de notre désir, nous pourrions nous contenter de croyances illusoire. En effet, si nous posons comme condition du désir de savoir le désir d'être plus puissant ou plus heureux, il est possible de considérer que le savoir devienne indésirable, au profit de la croyance et de l'illusion. Mais nous avons enfin vu que celui

qui se pose pour fin le savoir ne peut le considérer que comme désirable, le savoir étant par essence, comme nous l'avons vu, un objet de désir jamais accompli, jamais saisi pour toujours, mais objet d'une quête obstinée et potentiellement frustrante. Le caractère frustrant de ce savoir jamais atteint peut venir expliquer pourquoi le savoir est désirable, mais pas pour autant universellement désiré : la quête obstinée du savoir demande une certaine éthique, que nous pourrions appeler courage ou folie, résultant d'un choix et donc d'une volonté libre de la poursuivre ou d'y renoncer. Cela ne résout pas le dilemme du départ de notre réflexion mais permet de l'éclairer : le savoir est désirable, mais pas toujours désiré ; la question qui subsiste étant de savoir si je veux faire de cet enfant un être éduqué par le ~~§~~ courage de la vérité ou par la douceur de l'illusion. Peut-être est-ce un problème éthique qu'il devra résoudre pour lui-même, par sa volonté propre.

